Eglises réformées

de Saint-Jean-du-Gard

et Mialet-Corbès

EGLISE PROTESTANTE UNIE DE FRANCE

TRAIT D'UNION

n° 142 •
mars-avril-mai 2024

Les fleurs du printemps sont les rêves de l'hiver racontés le matin à la table des anges

Khalil Gibran

Humeur Le conte de Noël auquel vous avez échappé

En ce samedi 23 décembre, la nuit est déjà tombée lorsque mon téléphone sonne. C'est mon pasteur préféré : *« Bonsoir Daniel, pourrais-tu accueillir un pèlerin qui va de monastère en monastère ? »* Surprise ! Après la messe, un Saint-Jeannais l'a accompagné au presbytère protestant et vers son Entraide. Après un thé d'accueil, le pasteur lui a proposé un matelas dans son bureau, chauffé au pétrole, mais ça ne lui allait pas. Il préférait une vraie maison *« pour avoir plus de contacts »*… Quand même, le chef lieu de canton obligé de faire appel à Mialet ! Bon, nous avions prévu de fêter Noël ce soir-là avec nos enfants, puisque notre fille repartait le lendemain car elle travaillait la nuit et le jour de Noël. Mais bon, une raclette, quand il y en a pour cinq, il y en a pour six. Et la veille, on a justement terminé de rénover une chambre. Alors bansaï !

Un quart d'heure après, le pasteur arrive avec Jean, son sac et son bâton. Il se plante devant le poêle. Un rapide échange sur Noël, mais nous n'avons pas la même histoire. Puis il remarque la revue *Alternatives Economiques* (dans laquelle je travaillais) posée sur la table basse. Il connait. Il la lisait quand il était en école de commerce puis à l'université. Il se cale dans un fauteuil et la feuillète pendant que nous faisons la cuisine. Nous passons à table. *« Il n'y a pas de vin avec la raclette ? C'est pourtant mieux pour digérer le fromage fondu. »* « *Hé bé non, nous n'aimons pas le vin. »* Entre deux bouchées, on discute. Impossible de savoir de quel monastère il vient ni vers lequel il va, mais nous apprenons qu'il consacre sa vie à Dieu depuis dix ans. Oh là, c'est du sérieux ! En fait, il sort d'une communauté catholique charismatique, que l'Eglise a fermée pour dérive sectaire. Tout acte de la vie quotidienne devait en référer aux chefs. C'est sûr, ça abime ce genre d'expérience. Le repas se poursuit, les discussions ratissent large, le tu remplace le vous. Ça saute du coq à l'âne, de manière parfois un peu raide. Nous comprenons qu'il y a des limites à ne pas franchir...

Et puis il trouve que ça a assez duré, il veut se coucher. Il a son duvet, mais veut bien une couverture. Rendez-vous est pris pour le lendemain 8h30. Il ferme les deux portes successives qui mènent à sa chambre et nous continuons à discuter et à refaire le monde avec nos enfants. La porte s'ouvre : *« Je peux avoir une deuxième couverture ? »*. Notre fils va en chercher une grosse. Nous reprenons notre discussion familiale. La porte s'ouvre à nouveau : *« Vous allez bientôt vous coucher ? Car le bruit m'empêche de dormir. »* Oui, on va y aller. Nous continuons notre conversation... en chuchotant, avant d'arrêter nos échanges surréalistes.

Le lendemain à huit heures, ça s'agite dans la cuisine. Je descends. Jean a ouvert les placards, fait chauffer de l'eau dans la bouilloire, pris un mug. *« Vous avez du café ? » « Oui, mais nous n'avons plus de cafetière, elle est cassée. »* (c'est vrai !). Il ronchonne un peu et jette son eau chaude. Non, il ne veut pas de pain. Il se lève, prend son barda et ouvre la porte pour partir. *« Vous avez une boîte de conserve ? »* Une boîte de maquereaux et une de sardines trouvent grâce à ses yeux. Et il part. Sur la route. Fin de l'histoire.

Un pèlerin, peut-être. Un chemineau sans doute. Mais ça fait quand même tout drôle de se retrouver dans un conte de Noël. De passer du conte à la réalité. Et de voir les codes de l'accueilli remplacer unilatéralement ceux de l'accueillant. De voir les paraboles, les prédications et ses bons sentiments passés à la moulinette de la vraie vie. Décidément, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Heureusement. **Daniel Salles**

La vie de nos Eglises

ADIEU À... (Saint-Jean-du-Gard et Mialet-Corbès) **:**

– Marie-Claire Salaté, née Issarte, décédée le 7 décembre 2023 à l'âge de 93 ans
– Jean-Marie Rossel, décédé le 30 décembre 2024 à l'âge de 81 ans
– Henri Perrier, décédé le 13 janvier 2024 à l'âge de 77 ans
– José Courtens, de Paussan, décédé le 24 janvier 2024 à l'âge de 74 ans,
– Gérard Boudouric, de Paussan, décédé le 31 janvier 2024 à l'âge de 84 ans.
– Georges Schlumpf, de l'Olivet, décédé le 3 février 2024 à l'âge de 99 ans
– Michel Dhombres, décédé le 8 février 2024 à l'âge de 73 ans
– Hélène Bernicot, du Cambonnet, décédée le 10 février 2024 à l'âge de 94 ans.

Avec nos amitiés à toutes ces familles.

Sommaire

P 2 : La vie de nos Eglises
P 3 : Poème de printemps
P 4 : L'édito de Caroline Cousinié
P 5 : Pâques : l'espace de la foi en conscience
P 10 : Un berger et sa rencontre avec le loup
P 12 : Hommage à Maurice et Nadja Privat
P 14 : Quand les jeunes s'essaient à résister
P 15 : Brèves de printemps
P 16 : Pâques pour PETITS et grands

TRAIT D'UNION Directrice de la publication : Isabelle Manen, rédacteur en chef : Pascal Bride, comité de rédaction : Sylvie Lucas, Marie-Paule Puech, Christiane Guillet (Saint-Jean) et Daniel Salles (Mialet). Avec la participation de Caroline et Christophe Cousinié, Nelly Duret et Jacques Verseils. Imprimé par nos soins.

Eternel,
Comme le souffle extérieur que je reçois
Le matin, en sortant de chez moi
Et qui me met en condition
Pour cette nouvelle journée qui commence,
Tu es cette invitation première
Qui me touche, me rencontre,
Avant même que je ne sorte de chez moi,

Quel que soit le temps,
Les saisons qui défilent,
C'est ton souffle premier qui s'ancre en moi
Et qui me fait avancer,
Cheminer dans l'espérance
Au travers de toutes les saisons de ma vie.

Eternel,
Je te dépose aujourd'hui
Toutes les saisons de mon cœur
La peur qui me glace le sang,
La joie qui me réchauffe le cœur,
Mes prières qui tombent en toi,
Mes espoirs qui fleurissent,

Eternel,
Tu es pour moi source de bénédictions.

D.R.

Comment vivre Pâques dans une actualité si inquiétante ?

Arrêtons-nous un instant sur le thème « actualité » : étymologiquement, « actualité » nécessite de l'agir, de l'action, et cela est fondamental d'être acteur-actrice de l'actualité. Prenons un peu de hauteur et regardons notre agir face à l'actualité qui nous environne.

Nous pouvons voir aujourd'hui que nous subissons une actualité qui nous tombe dessus, avec toutes les catastrophes qui nous dominent et qui peuvent aussi nous paralyser. Nous pouvons nous sentir impuissants face aux difficultés des temps présents, avec cette inquiétude générale environnante que je ne nommerai pas, tellement la liste peut être longue. Nombre de messages aujourd'hui peuvent nous faire perdre nos repères et nous entraîner dans une mélancolie, dans une peur sans précédent, où le vertige peut nous faire perdre la tête.

Dans un sens philosophique ancien, l'actualité se définit par le fait que chaque personne vise à atteindre sa forme, sa perfection. Cela se révèle encore aujourd'hui, où dominé par l'actualité catastrophique, nous avons une actualité révélant une personne au sommet de sa gloire. Nous sommes loin de l'essence de ce mot qui nous permet de vivre notre humanité en « étant dans l'action ».

Le philosophe Paul Ricœur nous dit que le plus important dans l'humanité, ce n'est pas le résultat, mais c'est « le produire ». Posons-nous la question aujourd'hui sur le sens de l'actualité : qui dit quoi, quelle action est citée, pourquoi ? Nous pouvons agir et non subir par notre réception, puiser dans nos possibles. Résister à ce qui s'impose à nous sans forcément l'avoir demandé ou attendu et sans être abattu.

L'actualité dépend de notre perception et on peut agir pour le meilleur. Ceci est une bonne nouvelle. Il est important de donner ou de redonner le poids du mot ou des mots !

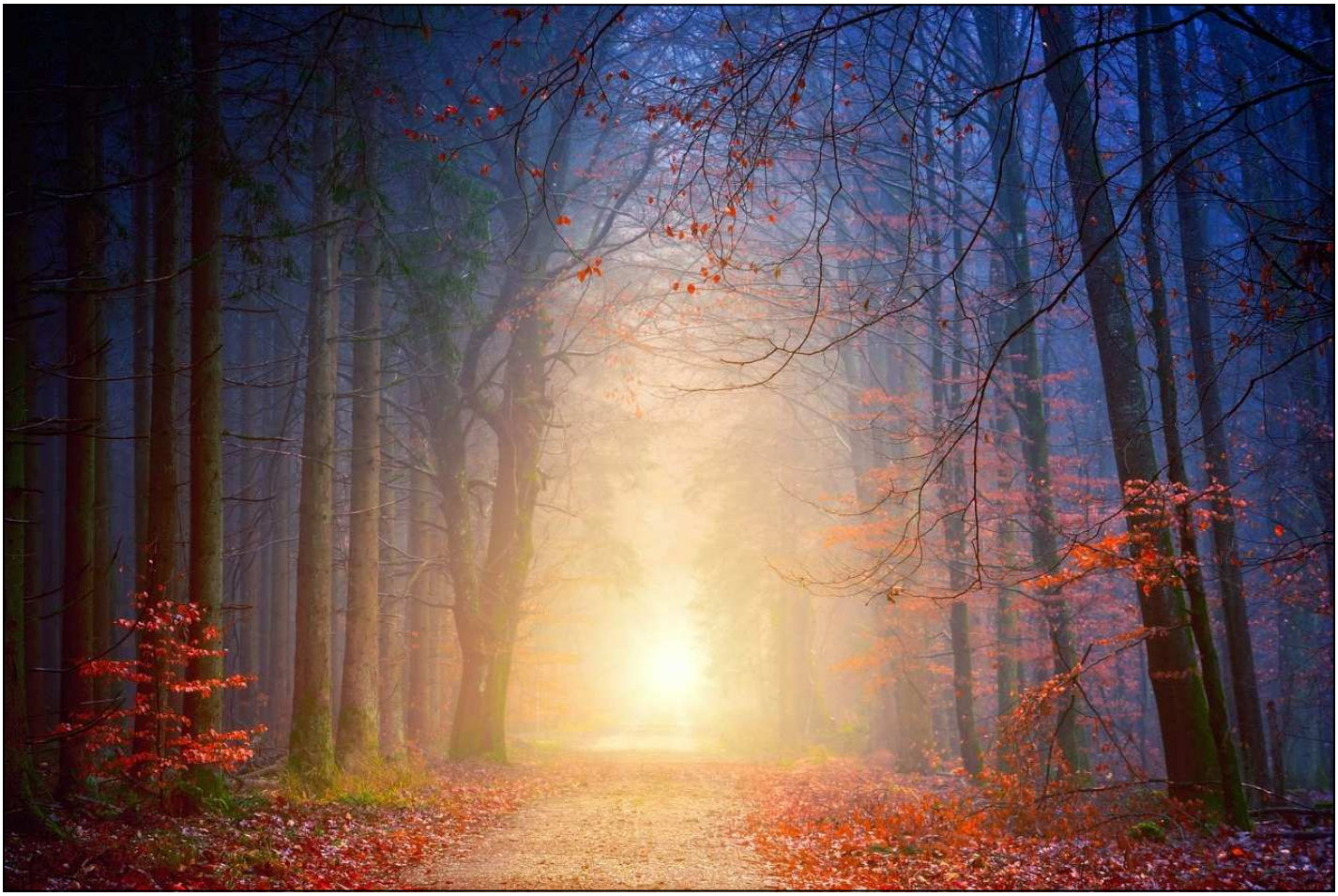
L'actualité dépend de notre perception et on peut agir pour le meilleur. Ceci est une bonne nouvelle !

Nous avons parlé à l'arbre de Noël du « Noël d'Apocalypse » ; voyons en ce temps pascal une « Pâque d'Apocalypse ». L'Apocalypse veut dire « lever le voile, dévoiler ». L'Apocalypse serait peut-être finalement de lever le voile sur ce qui nous paralyse, en ancrant notre confiance dans une espérance qui ne dépend pas de nous et qui souffle sur nous, de dévoiler ce que nous ne contrôlons pas pour accueillir cette confiance et cette espérance qui nous appelle.

Le philosophe Nietzche dit que *« A chaque époque, il y a un monde en décomposition et un monde en devenir »*. Lever le voile sur notre monde permettrait de discerner ce qui nous entraîne dans le désespoir ou dans l'espérance.

Nous ne sommes pas seuls dans notre existence. Laissons de la place dans notre cœur et nous rencontrerons cette parole d'espérance qui nous guide dans notre quotidien. Nous pouvons nous mettre en conscience pour fêter Pâques cette année que nous sommes des acteurs-actrices de notre agir, de notre actualité et de notre attitude. Témoignons de cette espérance en cette vie qui nous dépasse, qui nous porte. Oui, la pierre a bien déjà été roulée. **Caroline Cousinié**

Pâques : l'espace de la foi en conscience



D.R.

Si Pâques est « la » grande fête chrétienne, c'est aussi ce qui peut paraitre aujourd'hui comme le moins compréhensible ou même le moins acceptable à l'esprit de notre siècle. La résurrection du Christ ou le triomphe de la vie sur la mort pour les uns, un cadavre qui revient à la vie pour les autres. Une question de foi et de confiance pour le chrétien, une fable pour l'athée.

Or paradoxalement, la conscience du croyant d'aujourd'hui ne se satisfait plus de la croyance en la résurrection de la chair. Il lit ce récit comme un symbole et l'athée est le premier à vouloir nier la mort pour ne parler que du vivant. Cette opposition et cette proximité sont le signe qu'il existe un espace de dialogue entre croyants en Dieu et croyants en l'absence d'un dieu.

L'Evangile selon Marc conclu (dans sa version initiale) par ces mots : *« Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toute tremblantes et bouleversées ; et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur. »*

Ce silence n'est ni la preuve du miracle de la résurrection, ni celle d'une explication rationnelle de l'absence du corps. Ce silence est celui de l'espace laissé à la conscience. Un silence qui marque l'absence d'un discours qui dirait l'exactitude ou l'historicité de ce qui c'est passé. Ce silence est donc la place laissé à la réception subjective au-delà du réel. Un espace qui laisse librement et en conscience interpréter ce qui s'est passé. Ce silence, c'est celui de la vérité qui fait écho avec son sentiment religieux de chacune et de chacun, qu'il soit théiste ou athéiste.

Mais pour le chrétien fidèle et libre-croyant, ce qui importe, c'est que sa conscience fasse le lien entre ce qui est acceptable pour elle et ce qui est de l'ordre de la foi. Une conscience comprise comme une foi avec science (*cum* = avec, *scientia* = savoir). Comme le disait le professeur Jean-Daniel Causse, *« que la résurrection du Christ se soit vraiment passée de manière historique n'est pas important, du moment que pour moi, c'est vrai »*.

Christophe Cousinié

Le sentiment religieux : de l'irreligion d'hier à la religion de l'avenir

Le récit de Pâques dans les Evangiles ne vient pas nous raconter la réalité de ce matin-là, mais la véracité de ce qu'ont vécu les premiers disciples de Jésus.

Loin d'être des récits historiques, racontant avec plus ou moins de détails la résurrection d'un mort, les Evangiles nous parlent d'une expérience de foi. Expérience qui ne peut se dire avec des mots humains, avec les mots du réel, mais qui peuvent se partager avec la vérité des images et des symboles. Ainsi, si la croyance insiste sur la réalité de ce qui est crû, la vérité, elle, ne repose que sur un sentiment que nous appellerons sentiment religieux.

D.R.

Le philosophe et théologien Schleiermacher définit la religion comme un *« sentiment de dépendance à l'Univers* [1] *»* A travers le mot religion, ce ne sont pas les institutions ou les formes particulières que nous lui connaissons aujourd'hui et dans le passé. Ce qui intéresse le philosophe ici est de définir ce qui est l'origine même de ce qui va provoquer la croyance en des doctrines particulières.

Ferdinand Buisson décrit ce sentiment avec ces magnifiques mots : *« Je regarde* (…) *là-bas au fond du noir espace, cette étoile qui scintille. Je regarde encore, comme fasciné par ce phare allumé sur l'autre rive d'un océan si immense* (…).] *Ce simple point igné, c'est, à une distance inexprimable, un soleil, un monde énorme, autour duquel sans doute d'autres mondes tournent. Et quand je suis arrivé à me le représenter, cet univers lointain, je regarde à côté et en voici d'autres à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout des mondes peuplant l'immensité, partout des soleils qui roulent à travers les espaces sans fin, qui brillent et qui brûlent depuis quand et jusques à quand ?* (…) *Et, cette fois encore, c'est un autre mot de Pascal qui me monte au cœur :* "Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?".

D'une irrésistible intuition, j'ai senti mon néant ; je m'étonnais d'être tout à l'heure, je m'en étonne encore plus maintenant que je me mets à la place dans un pareil ensemble. Atome, raccourci d'atome, il n'y a pas de mot pour dire ce que je deviens à mes propres yeux quand j'ai eu ainsi la vision du monde [2] *».*

Cette expérience qui fait prendre conscience de l'univers et de la place que j'y occupe pourrait nous laisser croire que nous ne sommes rien et que nous soyons ou que nous ne soyons pas, cela ne change rien. Et pourtant, tout en prenant conscience de l'immensité de l'univers où je me trouve, j'ai le sentiment de cette dépendance qui me donne toute ma place. Nous pouvons retrouver ce même sentiment dans les paroles du psalmiste qui s'adresse à ce Dieu perçu au travers de l'immensité de sa Création : *« Quand je regarde ton ciel, œuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as mises en place, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui, qu'est-ce que*

l'être humain pour que tu t'occupes de lui ? [3] ».

C'est de ce sentiment que vont ensuite se former les croyances en lien avec la culture comprise au sens le plus large. Ainsi, à travers les siècles, depuis le premier acte religieux qui consiste à enterrer les morts, aux expressions les plus contemporaines, les croyances vont évoluer au gré des progrès de la pensée et des découvertes scientifiques.

Les croyances vont évoluer à travers les siècles, au gré des progrès de la pensée et des découvertes

Si la pratique religieuse dans nos pays sécularisés est en chute, il faut peut-être aller voir du côté de cette évolution de la croyance. En fait, le langage de nos Églises – j'entends par langage l'ensemble de la dogmatique et de doctrine – n'évolue plus. C'est comme si l'expression de la croyance religieuse avait atteint son but et ne devait plus se modifier. C'est ce caractère conservateur qui vient réduire l'espace du sentiment religieux.

Le sentiment religieux, lui, est bien là, il reste fort et il n'est qu'à voir le succès de spiritualités proches du paganisme ancien et qui promettent un développement personnel ésotérique.

Il est donc nécessaire de retrouver une croyance qui s'articule avec le monde pour répondre à un sentiment religieux qui ne peut se satisfaire d'un divin mystérieux et magique. Et c'est sans doute une évolution de plus à apporter à cette longue histoire de la croyance chez l'être humain.

La raison et la conscience libre ne peuvent plus être laissées de côté, mais conscience, raison et foi marchent de pair et ce qui pouvait apparaître pour de l'irréligion au siècle dernier est peut-être la religion et le christianisme de l'avenir. Un sentiment religieux qui transcende la croyance religieuse. **Ch. C.**

[1] *De la* Religion, par Friedrich Schleiermacher (1768-1834), Van Dieren éd., 2019.
[2] *La religion, la morale et la sciences*, par Ferdinand Buisson, éd. Fischbacher, Paris 1900, pp 107-109.
[3] Psaume 8, 4-5, traduction Nouvelle Bible Second.

La théorie Jésus

En se penchant sur le personnage de Jésus, Michel Onfray ne fait que réactiver un vieux débat du XIXe siècle et s'en tient à une vision réductrice de Jésus.

Le philosophe et polémiste Michel Onfray a publié *« une biographie d'une idée »*. Une idée qui, pour d'autres, est un homme bien réel. Après avoir déjà flirté avec le religieux au travers de son *Traité d'athéologie*, le philosophe s'attèle maintenant, à travers son livre *La théorie Jésus – biographie d'une idée*, à démontrer que Jésus n'a jamais été un homme de chair et de sang, né, vivant et mourant en Palestine. Bref, il souhaite démontrer l'inexistence historique de Jésus en montrant que la figure de Jésus n'est qu'une idée personnifiée dans un personnage littéraire. Un peu à l'instar d'un Candide chez Voltaire ou d'un Emile chez Rousseau.

Il y a très certainement, chez le penseur, un désir de régler ses comptes avec le catholicisme dans lequel il fut éduqué et sans doute pense-t-il que démontrer que l'homme Jésus n'est pas historique, mais simplement une idée, reviendrait à rendre caduque toute foi chrétienne.

Mais ce débat sur l'historicité de Jésus n'est pas récent. Il a fortement agité le christianisme du XIXe siècle. Mais à cette époque, bien plus qu'une simple opposition entre l'historicité de l'homme Jésus et la création par des prêtres d'une religion du miracle, c'est bien la compréhension et la conception de Jésus qui était en jeu. Les deux Christ qui s'opposaient alors étaient d'un côté un Christ historique et de l'autre un Christ mythologique.

En assimilant l'exact et le vrai, Onfray réduit sa lecture de la Bible et particulièrement du Nouveau Testament, à une lecture historicisante. C'est-à-dire qu'il considère comme historique l'ensemble des récits : ainsi la marche sur l'eau, les morts qui ressuscitent au moment de la crucifixion et la résurrection même de Jésus seraient

des témoignages d'une réalité observée. Mais comme l'historicité de ces miracles n'est pas acceptable, ils ne peuvent être que des allégories et Jésus n'est qu'un personnage permettant à l'allégorie de fonctionner. Mais en fait, ici, Onfray ne fait que réduire Jésus à du miraculeux, à du mystérieux, à de la mythologie.

En fait, il faut aller chercher le Christ dans un Jésus historique et bien plus dans un Jésus tout bonnement humain. Il faut revenir à cet homme révélateur d'un message qui, hélas, deviendra par la suite un Jésus divin et mythologique. Il faut concevoir Jésus comme l'enseignant d'une religion nouvelle et libératrice, qui présente un divin qui se dit dans l'humain et un humain appelé au plus près du divin.

Notre siècle comme au XIXe se retrouve dans cette confrontation entre deux visions de la religion, deux théories du christianisme. *« La première qui est celle d'un christianisme des subtilités dogmatiques, de la crédulité, du cadavre divin, qui parle surtout à l'imagination, à la peur, qui ébranle les sens, asservi la pensée et aboutit surtout à la domination des pensées et au fanatisme. La seconde, celle d'un christianisme de l'Evangile, parole d'un Christ vivant, s'adresse uniquement à la conscience et au sentiment religieux et ne tend qu'à nous régénérer, nous élever au-dessus de nous-mêmes, à nous rapprocher de Dieu* [1] *».*

Pour conclure, au philosophe Onfray je répondrais avec les mots du pasteur et pédagogue Félix Pécaut : *« Il n'est pas douteux que l'étude de la Bible ne conduise à des résultats très-différents, selon les inclinations et les habitudes de ses lecteurs. Le moqueur n'y trouvera que des sujets de raillerie ; le libertin [le libre-penseur] relèvera des passages dont il ne saisit pas la simplicité naïve ; le sceptique ou l'indifférent ne sera frappé que des contradictions, des erreurs ou des légendes. Mais qu'est-ce à dire, sinon que tout livre religieux demande à être lu dans un esprit religieux, ou du moins avec respect ?* [2] *»*

Ch. C.

[1] Athanase Coquerel, *La Conscience et la foi*, Germer Baillière éd. 1867 p.119
[2] Félix Pécaut, *Le Christ et la conscience*, Théolib. 2011 p.82

Foi et raison : je t'aime moi non plus

Le conflit entre la foi et la raison est plus profond que l'opposition du mythe et de la science. Il concerne les grandes croyances métaphysiques de la religion, à commencer par l'existence même de Dieu.

Le philosophe Paul Ricœur décrit en ces termes la *« démythologisation »* des textes bibliques accomplie par le théologien Rudolf Bultmann : elle est *« la volonté de briser le faux scandale, constitué par l'absurdité de la représentation mythologique du monde pour un homme moderne, et de faire apparaître le vrai scandale, la folie de Dieu en Jésus-Christ, qui est scandale pour tous les hommes dans tous les temps. »* Cette formule nous fournit, au-delà du cas Bultmann, un excellent principe pour articuler la foi et la raison : expurger de la foi tout ce qui est irrationnel en elle pour mieux en percevoir le caractère totalement déraisonnable !

Nous ne pouvons pas, sans nous mentir à nous-mêmes, croire comme croyaient les hommes d'avant les sciences

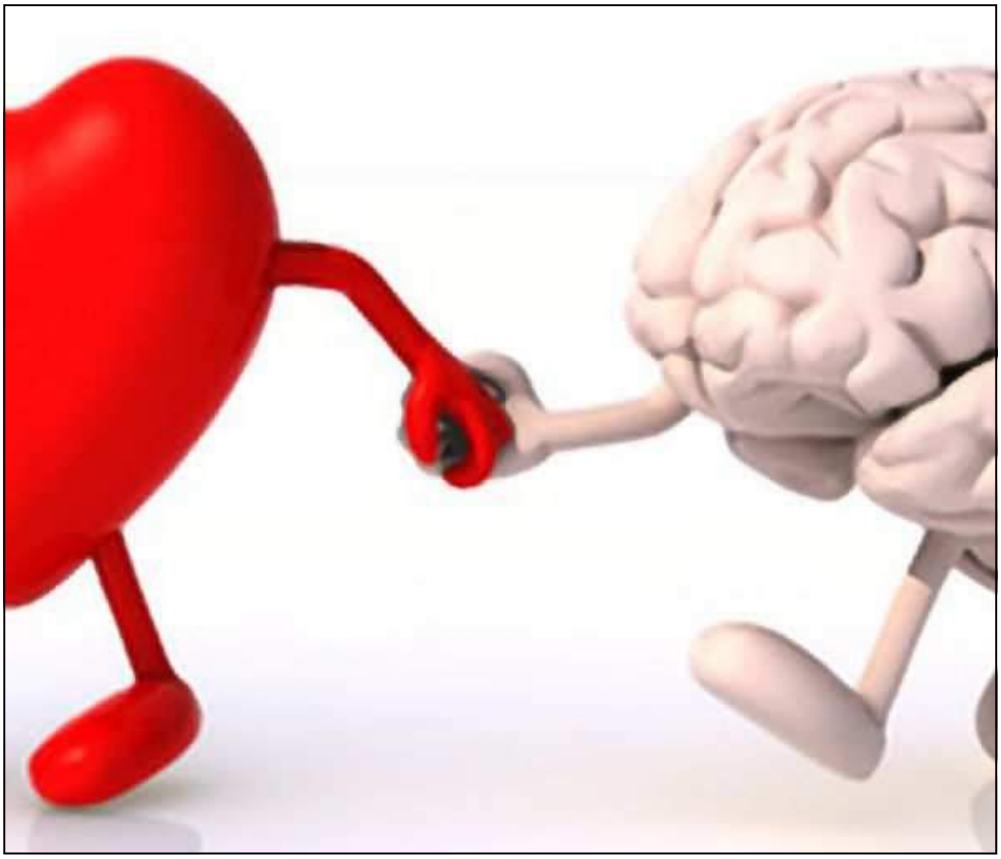
La foi est une quête spirituelle qui suppose sincérité et véracité. Or nous ne pouvons pas, sans nous mentir à nous-mêmes, croire comme croyaient les hommes d'avant les sciences modernes. Leurs représentations – celles par exemple du paradis et de l'enfer, des anges et des démons, de la création et de la fin du monde – doivent être prises pour ce qu'elles sont : des mythes, sans doute pleins de sens et encore instructifs de nos jours, mais des mythes quand même, c'est-à-dire des fictions.

Des conceptions périmées

Il convient donc, dans notre lecture des Ecritures, de garder une saine distance : nous de-

vons rester ce que nous sommes et laisser le texte être ce qu'il est. On trahit le texte, par exemple celui de la Genèse, en projetant sur lui des préoccupations scientifiques totalement anachroniques et contraires à son intention manifeste. On se trahit soi-même en adoptant des conceptions périmées, celles par exemple qui font de la maladie psychique une possession par le démon et de la guérison inexpliquée un miracle.

Un conflit entre la foi et la raison plus profond que l'opposition du mythe et de la science concerne les grandes croyances métaphysiques de la religion, à commencer par l'existence de Dieu. Des rationalistes pensent peut-être encore qu'il est absurde de croire et il y a sans doute aussi des croyants qui s'estiment en possession de preuves incontestables de l'existence de Dieu. Je pense pour ma part, à la suite de Kant, que la raison s'égare lorsqu'elle s'éloigne de la terre ferme de l'expérience et qu'il est tout aussi impossible de prouver par la raison l'existence de Dieu que sa non-existence. Il n'est dès lors pas moins illégitime de croire que de ne pas croire, mais en pareil cas, l'attitude la plus rationnelle n'est-elle pas un prudent agnosticisme ?



D.R.

Un malentendu de fond

Il y a en vérité dans cette discussion sur l'accord ou non de la foi et de la raison un malentendu de fond : on considère la foi comme un catalogue de croyances et on se demande ensuite si ces croyances sont compatibles ou non avec la raison. Mais ce faisant, on intellectualise la foi, on la tire sur le terrain de la connaissance pour en faire un succédané du savoir. Ma conviction est que la foi n'est pas cela. Par exemple, croire au Dieu créateur n'est pas énoncer une thèse scientifique ou métaphysique sur l'origine du monde, c'est exprimer un sentiment de dépendance, d'émerveillement et de confiance. De même, croire à la résurrection du Christ n'est pas constater un fait historique, mais affirmer une espérance de victoire de la vie sur la mort.

Si la foi était une série de thèses, elle aurait à craindre que la raison n'en montre la fausseté, l'arbitraire ou l'insignifiance. Mais la foi n'est pas cela. C'est pourquoi elle a à gagner en sérieux et en profondeur du décapage opéré sur elle par la raison. En revanche, en tant qu'attitude existentielle, la foi en Jésus-Christ nous met réellement en rupture avec les logiques du monde. Elle est confiance et insouci de soi, à l'opposé de notre prétention à la maîtrise intégrale. Elle est espérance en dépit de toutes les raisons de désespérer. Elle est amour inconditionnel contre tous les égoïsmes et tous les réflexes identitaires.

A ce titre, la foi est bien cette folie en lutte contre la sagesse du monde dont parle Paul. Mais loin de nier la raison, cette déraison sans irrationalité préserve la raison elle-même contre son propre rétrécissement, car sans foi, l'autonomie de la raison devient présomption, sa lucidité devient résignation, son réalisme, cynisme. La sagesse de la raison libère la foi de ses idoles, mais en retour, la folie de la foi sauve la raison de son dessèchement.

Didier Travier

« On se sent observé en permanence »

Gaël Faixo, éleveur à Mialet, a réuni son troupeau avec ceux d'autres éleveurs cévenols, et a gardé mille brebis l'été dernier sur le Mont Lozère. Récit de sa rencontre avec le loup.

Avec Jean-Paul, l'autre berger qui vient de Cendras, on a gardé 1 000 brebis pendant trois mois et demi à la ferme de l'Aubaret sur le Mont Lozère. Le loup nous en a tuées plus de trente, ce qui fait quand même plus de 3 % du troupeau. Une moyenne d'une tous les trois jours. Avec un mode opératoire à chaque fois différent : il nous a tué deux bêtes de nuit, deux béliers en plein jour, dont un de plus de 100 kg à 10 mètres de la yourte dans laquelle j'étais avec mes enfants, et les autres quand on gardait, en plein jour aussi.

Et les patous ? Il y a des loups qui font diversion, ils attirent les patous dans une direction et à l'opposé, d'autres loups viennent manger les brebis. Jamais le troupeau n'a réagi. Jamais personne n'a rien vu. Ça se passe en douceur. A part pour la bête qui est mangée... Mais quasiment à chaque fois qu'on a eu des attaques, on trouvait des avortons dans le parc. Il y a quand même des bêtes qui voient et qui subissent un traumatisme.

Nous avions trois patous, et même cinq à un moment, et malgré ça les loups arrivent à avoir le dessus. Ça veut dire que ce n'est pas un loup. Ils sont plus nombreux que les patous. Et je pense que pour les brebis qu'il nous a attaquées, il n'a pas couru. Sinon, il y aurait eu un signe d'affolement dans le troupeau. Peut-être même que je suis passé à vingt mètres de lui et je ne l'ai pas vu. Il est tapi derrière un rocher, un genêt et il attend. Un loup amène les patous plus loin, les autres restent tapis là et ils attendent.

Le loup nous regarde, il attend son heure

Les patous chassent tout ce qui se trouve dans le périmètre du troupeau, sanglier, renard, chevreuil, biche, tout, mais avec un aboiement « banal ». Quand c'est du loup, c'est un aboiement méchant, vraiment particulier. Là, on reconnait qu'il y a du loup. Mais il faut regarder dans la direction opposée aux patous !

Il faut reconnaître qu'un troupeau de mille bêtes, ça prend un espace fou, surtout le soir quand elles ont mangé et marchent lentement. c'est incontrôlable en fait. On est complètement à la merci des loups. Ils sont très très organisés. Ils jouent avec le vent, avec le brouillard. Le matin, quand je sors de la yourte, il y a un moment que le loup sait ce que je fais. Le berger en place a mis des systèmes de défense bien élaborés, des grosses clôtures pour les endroits où les brebis chôment le midi, des clôtures électriques, etc. Les estives d'à côté n'ont pas tout ce système de défense et elles se font beaucoup moins attaquer que nous ! Du coup, on en déduit que si le loup s'en prend directement à nous, c'est que la disposition des lieux, des ruisseaux, des bois, etc. favorise sa prédation et peut-être pas à côté. C'est topographique. On se sent observé en permanence.

A 500 mètres au-dessus de l'Aubaret, il y a un autre parc qui fait deux hectares, avec plusieurs portes. On a mis sur chacune une caméra. Quand il y a les brebis, on y reste toute la nuit. Quand elles n'y sont pas, on s'y poste quand même jusqu'à une, deux, trois heures du matin, puis on s'en va. Et un quart d'heure après, le loup vient. Et c'est comme ça à chaque fois, ce qui veut dire qu'il nous regarde. C'est fou ! Il ne bouge pas. Il attend son heure. Il est patient. Avec les caméras, on en a pris trois ensemble en photo. Il faut voir les bêtes que c'est ! C'est quand même des jolis bêtes, on sent que ça dégage une vraie puissance, dans la mâchoire, dans le poitrail. Ce n'est pas un chien !

Les dernières semaines de l'estive, les troupeaux s'en vont. Il ne restait à l'Aubaret que nos

propres patous et quelques bêtes à l'infirmerie. Je suis resté une dizaine de jours tout seul avec les patous, et je peux te dire que les loups, ils voulaient vraiment attaquer l'infirmerie. Ils ont mis la pression. Il y a eu trois soirs où les patous sont venus se réfugier sous la yourte, parce qu'ils avaient peur. Les loups arrivent vraiment en surnombre et ils peuvent mettre la pression à trois-quatre patous.

Ils s'en prennent aussi aux sangliers, ça c'est très bien, mais ils s'en prennent à des gros sangliers, pas qu'aux petits marcassins. Ce que je veux dire par là, c'est qu'une fois qu'ils sont en meute suffisamment importante et organisée, il n'y a rien qui leur résiste. S'ils passent à l'attaque, c'est qu'ils savent qu'ils vont gagner.

Je pense que les individus qui s'approchent trop près des intérêts des hommes, il faut tirer des coups de fusil sur eux, car l'espèce est maintenant suffisamment pérenne pour qu'on commence à leur faire comprendre qu'ils n'ont pas à s'approcher trop près de nos intérêts. Chacun son territoire. Chacun son garde-manger. Après, nous, on ne cherche pas à aller tirer des loups qui sont au fond de la forêt et qui ne nous font rien. On s'en fout. Les bergers, c'est même tous des amoureux de la nature. Il n'y en a aucun qui est pour la destruction des espèces, quelles qu'elles soient.

Cette bête, ça déchaine les passions

Ce qui m'a beaucoup surpris là-haut, c'est de mettre le pied dans un monde où quasiment tous les éleveurs sont considérés comme des anti-loups et tous les écolos comme des pro-loups. C'est un monde d'extrémistes : cette bête, ça déchaine les passions, ils sont tous fous avec ça. L'Etat dépense presque 100 millions d'euros par an pour le plan loup, des aides pour faire manger les patous, pour acheter des fils électriques… 100 millions d'euros pour une bête sauvage ! Je crois que pour la Palestine, on doit donner en ce moment du genre de 10 millions d'euros par an pour l'aide humanitaire. On marche sur la tête ! Quelques cartouches de chevrotine, ça coûte beaucoup moins cher. Nous, on a quand même le droit de les tuer, mais de manière légale. Il y a tout un protocole à respecter. Le problème, c'est que ce n'est pas du tout éducatif pour le reste de la meute, parce que si tu fais un tir sur un loup, tu es obligé d'appeler l'Office français de la biodiversité, la gendarmerie, le Parc national. Ils viennent tous constater et ils emportent le cadavre. Du coup, ça ne sert à rien, car les autres individus de la meute ne vont pas comprendre ce qu'il s'est passé. Ils vont voir qu'il manque un individu, mais ils ne vont pas le voir mort, sentir la poudre. Ils ne vont pas comprendre. Tuer un loup aujourd'hui, ça ne sert strictement à rien. Il faudrait pouvoir les tuer et qu'ils restent sur place, que les autres individus le voient, le sentent. Là, ça serait éducatif, peut-être. Le loup, il ne sait pas que c'est une sanction.

Pour être indemnisé, il faute retrouver la brebis tuée dans les 48 heures. Pour cela, il faut marcher, marcher, marcher et on n'a pas que ça à faire. Et quand bien même on la trouverait dans les 48 h, nous, notre but, ce n'est pas d'être indemnisés, c'est que nos bêtes soit vivantes. Je te donne un exemple : là j'ai deux agneaux magnifiques, mais la maman elle n'avait pas de lait. Et là j'ai une maman qui avait beaucoup de lait et son agnelle est subitement morte. Alors j'ai pris la bête et je l'ai mise avec ces deux nouveaux agneaux et elle les a adoptés. C'est une bonne bête et elle vaut bien plus que l'indemnité qu'on pourra nous donner si elle se fait manger par un loup. Il y a beaucoup de gens qui n'arrivent pas à comprendre ça. Nous, on s'en fout de l'indemnité ; ce que je veux, c'est garder mes bonnes bêtes ! Elles n'ont pas de prix !

La morale, elle est difficile à trouver. On veut faire de la biodiversité pour sauver la planète mais je pense qu'on devrait d'abord revoir notre mode de vie pour sauver la planète. Ce n'est pas parce qu'il y a des loups dans la forêt que le Pôle Nord va s'arrêter de fondre ! Et pour faire de la biodiversité, il ne faut pas oublier que le sommet de la chaine alimentaire, c'est l'homme. C'est lui qui a construit tous ces territoires, le pastoralisme. Si du jour au lendemain les bergers ne peuvent plus travailler correctement, ils vont s'arrêter et la forêt va prendre le dessus. Toutes les petites fleurs et les insectes qui existent dans les prairies ouvertes n'existeront plus, parce que la biodiversité dans un bois de fayards, ce n'est pas du tout la même que dans une prairie ! Je ne suis pas un anti-loup, je ne le serai jamais, mais il faut être réaliste : le loup reste une bête sauvage. Il ne faut pas l'idéaliser, le sous-estimer, parce que sinon il aura gagné.

Propos recueillis par Daniel Salles

« Il les envoya en mission deux par deux »

En mai 2023, aux Mégeries, à Saint-Jean, entourés de leurs enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants, Maurice et Nadja Privat fêtaient leur 70 ans de mariage. Retour sur un parcours dense et riche, construit dans la confiance et l'espérance.

Maurice Privat est né le 10 décembre 1929 à Saint-Jean-du-Gard. De ses ancêtres ralliés très tôt à la Réforme et fidèles à l'Eglise du Désert, Maurice a hérité des valeurs de la civilisation cévenole traditionnelle. Fils de Paul Privat (chef Renard) et de Marcelle Béchard (Alouette Fidèle), un couple voué à un scoutisme vécu comme *« une école de la vie »*, le petit garçon voit son enfance baignée dans une foi vibrante : de son baptême en mars 1930 à sa confirmation à Pâques 1944, son itinéraire est balisé par les étapes de l'éducation protestante d'alors. A l'école du dimanche, au catéchisme, dans la meute des louveteaux, puis dans la troupe d'éclaireurs (totem Chevreuil infatigable), à l'UCJG ou à la Ligue pour la lecture de la Bible, le jeune Maurice fréquente des lieux d'échanges dans lesquels s'enracine son engagement religieux.

Basés à 50 km de Lambaréné, les Privat entretiennent des liens étroits avec Albert Schweitzer, une rencontre essentielle dans leur itinéraire de vie

Ses rencontres avec des missionnaires déterminent très tôt sa vocation. Ainsi celles du Saint-Jeannais Paul Mercoiret, attaché à la mission Zambèze, de Jean Nivelon, rentré de Guinée, ou encore d'Albert Jacot, arrivé de Polynésie pour prendre sa retraite en Cévennes. A l'occasion de ses 20 ans, « son » pasteur, Paul Bastian, offre à Maurice le livre *Albert Schweitzer, un médecin dans la forêt vierge*, dans lequel le jeune homme accroche une phrase pour en faire sa devise : *« Deviens un homme d'action* ! » (p. 271).

Formation professionnelle et vocation missionnaire

Le jeune garçon termine ses études primaires avec le certificat de fin d'études en poche en mai 1943. Il intègre alors une école de préapprentissage installée dans une ancienne filature du village. Puis il signe un contrat d'apprentissage qui l'engage pour trois ans dans la menuiserie-ébénisterie de Louis Travier, tout en poursuivant des cours par correspondance. Les moyens modestes de la famille entraînent l'adolescent, après les camps d'été aux Balmes, à se placer pour faire des saisons, comme celles des vendanges à Cuviers et des châtaignes à Lascours.

1950-1951, Maurice effectue son service militaire dans l'armée de l'Air à Aix-en-Provence. C'est cette année-là qu'il informe ses parents de sa décision d'intégrer l'école de la Société évangélique des missions, car il a entendu un appel : *« Le Maître est ici, il te demande »* (Jean XI, 28), note-t-il dans ses carnets. Six mois de cours et une année de stages plus tard (stages en mécanique, maçonnerie, forge et charronnage), Maurice est consacré missionnaire dans la chapelle du 102 bd Arago à Paris, le 25 mars 1953. *« Au 102, on était chez soi,* témoigne le futur missionnaire. *Quand je suis entré dans le salon rouge, devant les portraits des premiers missionnaires, j'ai compris que j'avais quitté ma famille de sang pour trouver une nouvelle famille.* Un parole à double sens, puisque c'est véritablement une famille qu'il construit avec celle qu'il vient de rencontrer au 102, Nadja Caby.

Les ambitions d'une jeune fille

Nadja Caby est née à Montrouge le 3 octobre 1928. Fille d'Anita Hoffmann et de David Caby, ses origines la renvoient aux plaines de l'Ukraine, à la vallée du Rhin et dans ce Nord connu pour ses usines textiles. Attirée par le scoutisme, puis occupée par un engagement bénévole dans sa paroisse de Saint-Germain-en-Laye, comme la plupart des jeunes filles de sa génération, Nadja n'a pas été orientée vers une vie professionnelle : elle a été formée à tenir une maison. A 15 ans, elle est titulaire d'un CAP de couture et d'un diplôme d'enseignement ménager. Or, la jeune fille ne se satisfait pas de l'avenir ainsi tracé et tombe en dépression. L'expérience de la foi va la délivrer de ses angoisses et déterminer son engagement de vie.

Guidée par son pasteur, elle devine que sa vocation est enracinée dans l'œuvre missionnaire. Après un contact avec l'école du bd Arago, Nadja se rend à l'évidence : elle n'a pas le bagage nécessaire. L'école des Missions l'encourage à acquérir une spécialisation professionnelle. Elle rejoint alors les diaconnesses de Reuilly, pour quatre années de formation couronnées par un diplôme d'infirmière d'Etat. Après quoi, c'est le retour vers l'école des Missions, la rencontre avec Maurice et sa décision de lier son sort à celui du jeune Cévenol. Le mariage a lieu le 9 mai 1953. Nadja note dans son carnet : *« Il les envoya en mission deux par deux »* (Marc VI, 7). Dans la chapelle du 102, elle se souvient du jour de l'envoi : *« A la célébration de départ, nous étions à genoux devant la table sainte. Chacun a reçu l'imposition des mains. C'était la réponse à mon appel. Dès lors, j'appartenais à Dieu qui me bénissait. »* Quinze jours plus tard, le jeune couple embarque à Marseille à bord du *Général Mangin*. Destination : le Gabon.

Le temps d'un exil fructueux

Pour la famille Privat, les années 1953-1968, furent des années fécondes, *« bénies et bien remplies »*. Maurice, le bâtisseur, accumule les chantiers : construction d'un temple, d'une léproserie, d'un hôpital, d'une école, d'un centre de formation professionnelle pour jeunes et adultes, d'un dispensaire… Un dispensaire dans lequel Nadja accueille et prodigue des soins aux populations arrivées dans l'urgence. 1959 : Le couple remonte en pirogue le fleuve Ogooué pour s'installer à N'Gomo, une bourgade de brousse où Maurice met en place une filière du bois : scierie et menuiserie, tandis que Nadja, par ses visites et ses permanences au centre de soins, améliore la situation sanitaire du village. Basés à 50 km de Lambaréné, les Privat entretiennent des liens étroits avec Albert Schweitzer, une rencontre essentielle dans leur itinéraire de vie. La preuve ? Le prix Nobel de la Paix demandera à devenir le parrain de leur fils, Jean Marc, né en 1961. Cette naissance avait été précédée par celles de Myrianne (1954) et de Claire-Lise (1959). Elle sera suivie par celles de Christine (1964) et d'Alain (1968).

Après un retour en France pour une année de congé (dont la moitié se passe en visites missionnaires dans les paroisses), les Privat répondent, entre 1970 et 1972, à un appel du Défap pour œuvrer à Lifou, en Nouvelle-Calédonie. Là, Maurice crée puis dirige un centre de formation professionnelle, assisté dans cette charge par Nadja qui assurera la gestion administrative de la structure ainsi que quelques cours.

Le retour et le Musée du Désert

En 1972, c'est le retour définitif en métropole et l'installation dans la maison familiale des Mégeries. Décidé à rompre avec la tradition des pasteurs-conservateurs, le Musée du Désert propose alors à Maurice un poste de délégué à la Conservation. Ce dernier accepte avec joie et va se lancer dans une réorganisation de l'espace muséographique qui tiendra compte de la chronologie. Il présente des expositions temporaires à thème, multiplie les prêts de documents à différents musées et favorise la publication de nouveaux outils pédagogiques officiels. De son côté, Nadja travaille comme infirmière libérale, puis intègre pendant douze ans une unité de soins en maison de retraite, à Boisset-Gaujac.

En 1989, l'heure de la retraite a enfin sonné pour le couple. Une retraite toute entière consacrée à des actions de bénévolat au sein de la paroisse de Saint-Jean-du-Gard et des églises voisines, mais aussi à l'Union départementale des retraités du Gard. Que nos amis Maurice et Nadja soient remerciés pour tant d'années de dévouement passées au service de tous.

Nelly Duret

Quand les jeunes s'essaient à résister

Nos activités jeunesse nous permettent de vivre des temps conviviaux, éducatifs et cultuels autour du thème de la liberté de conscience, inspirés par les textes bibliques.

Chaque année, l'école biblique et le catéchisme vivent au rythme des saisons, avec une journée de rentrée, un camp à l'automne, un week-end à Noël, parfois un camp en février, un autre au printemps et une journée de fin d'année. Un groupe de 42 jeunes de 7 à 15 ans de notre consistoire s'est ainsi retrouvé au centre de La Source, à Saint-André-de-Valborgne l'automne dernier, pour un mini-camp de trois jours.

Ces trois jours étaient portés par le thème « Résister ». Durant leur séjour, les jeunes ont rencontré différents personnages sortis du XVIIe siècle, avec Marie Durand, un dragon, des villageoises, un pasteur et une camisarde. Ils ont découvert ce temps historique à travers témoignages et grands jeux. C'est avec le texte biblique du baptême de Jésus et de la traversée des tentations que ces jeunes ont réfléchi sur les tentations d'aujourd'hui et à qui et à quoi « résister » pour vivre sa vie dans la liberté de conscience. Ils ont libéré leur parole et affiner leurs pensées à travers des activités créatives.

C'est avec un bilan très positif que s'est fini ce camp, en se projetant déjà sur notre prochaine rencontre qui se déroulera les 19, 20 et 21 avril au Lazaret, à Sète. Notre ouverture permet d'accueillir des jeunes qui ne connaissent pas la Bible ou l'Eglise et qui cheminent avec leur système de croyance.

Durant ces camps, il y a des rituels qui rassemblent et qui aident à vivre en groupe, comme la charte écrite par les jeunes indiquant leur besoin pour être bien durant le séjour, la roue des services qui nécessitent de faire des petits groupes tournants pour effectuer les tâches à faire comme le balayage, la cuisine, la mise de table, le débarrassage, la vaisselle, dans l'attente de tomber sur le moment repos.

Un vent de joie, de désir, de fraternité souffle sur ces jeunes et la question persistante qui se pose à chaque fin de camp est : « C'est quand le prochain ? » N'hésitez pas à me contacter pour plus de renseignements sur nos prochaines rencontres « jeunesse ». Bon souffle de résistance à tous et toutes dans vos vies.

Caroline Cousinié

Brèves de printemps• Vite dit, bien dit • Infos express • En bref

Pour rencontrer le loup

Si notre article sur le loup (p. 10) vous a donné envie d'aller plus loin, lisez donc *Manières d'être vivant* (Actes Sud), le livre de Baptiste Morizot qui ouvre des perspectives pour vivre ensemble, au-delà du rapport loup/éleveurs/défenseurs de la nature. Ecrivain et maître de conférence en philosophie à l'université d'Aix-Marseille, et spécialiste du loup, avec qui il sait « dialoguer », Baptiste Morizot est parti dans le sud-Vercors en compagnie d'une association de défense des animaux et a partagé en même temps la vie des bergers. Son livre est le récit saisissant de cette aventure et d'une façon d'être pour mieux vivre ensemble.

Saint-Jean et Mialet en AG

Le 10 mars, un rendez-vous important dans chacune de nos paroisses, puisque nous sommes dans une année élective où tous les membres des associations cultuelles éliront leurs conseillers presbytéraux. Après quatre ans de travail assidu des conseils, un nouvel élan d'ouverture, de rencontre, de témoignage et d'engagement se projette avec votre soutien et votre accompagnement.

Du nouveau aux Abeillères

Rencontre réussie le 4 février dernier ! Chacun a témoigné d'un réel intérêt pour le projet présenté. Les questions soulevées étaient pertinentes et porteuses de réflexions. Le « groupe projet » des Abeillères tient particulièrement à remercier chacun pour sa présence et son soutien. Le travail sera partagé au fur et à mesure des avancées.

La semaine de Pâques

28 mars, Jeudi Saint : repas liturgique (repas partagé tiré du sac) à 18h au temple de Corbès.
29 mars, Vendredi Saint : célébration à 18h au temple de Sainte-Croix-de-Caderle.

Contacts Saint-Jean-du-Gard

Temple : place Carnot 30270 Saint-Jean-du-Gard
Pasteure : Caroline Cousinié, 07 84 15 53 74
Pour vos dons :
– *Par chèque* à l'ordre de EPU Saint-Jean-du-Gard, à adresser à Stéphanie Gaubiac, au 108 Grand'rue, 30270 Saint-Jean-du-Gard
– *Par virement :* IBAN : FR76 1350 6100 0085 1421 1854 326 ; BIC : AGRIFRPP835

Contacts Mialet-Corbès

Temple : 140 avenue Jacques Bernard 30140 Mialet
Pasteur : Christophe Cousinié, 06 70 47 25 20
Pour vos dons :
– *Par chèque* à l'ordre de EPU Mialet-Corbès, à adresser à Geneviève Eydaleine, 3790 route de Générargues, 30140 Mialet
– *Par virement :* IBAN : FR76 1350 6100 0085 1828 0097 570 ; BIC : AGRIFRPP835

Amitié-Partage : ça continue !

En décembre dernier, Nelly Duret annonçait son absence pendant plusieurs mois pour préparer et réaliser un voyage en Australie. Pour les fidèles participants aux réunions d'Amitié-Partage, la déception s'installait. Mais c'était sans compter sur la bonne volonté de Jacques Viguier et Robert Michenon pour assurer l'intérim, aidés par Nicole Fesquet, toujours fidèle au poste pour offrir tisane, café et petits gâteaux en fin de réunion.

Dans les années 1970, quelques dames souhaitaient se retrouver pour partager, échanger et passer de bons moments conviviaux. C'est ainsi qu'est né le Club couture, qui se réunissait chaque vendredi. Petit à petit, ce club s'est étoffé d'intervenants sur des thèmes de musique, de peinture, de littérature. Et le club a été rebaptisé Le Club féminin. Animé par Jeanne Rossel, le thème avait une dominance spirituelle un vendredi par mois. Quelques messieurs firent vite leur apparition et se joignirent aux participantes. Il fut donc décidé à l'unanimité de l'appeler désormais Amitié-Partage. Marie-Claire Fourcaud et Monique Filhol ont pris le relais pour animer ces vendredis où une cinquantaine de personnes se retrouvaient pour partager des moments riches en informations, spectacles, voyages et même en confection de confiture de châtaigne.

Puis Nelly Duret a pris la relève et s'est chargée à son tour de trouver les intervenants qui apportaient leurs connaissances dans divers domaines. Ces moments de rencontres sont attendus par de nombreuses personnes, parfois isolées, qui attendent avec impatience ces vendredis où elles se retrouvent pour un après-midi chaleureux et convivial. Et merci à Robert Michenon et Jacques Viguier qui ont entrepris de poursuivre ces bons moments.

Christiane Guillet

Pâques pour PETITS et grands

Le lammele, un agneau pascal à croquer !

La tradition typiquement alsacienne du Lammele (agneau pascal en français) est attestée dans une correspondance du théologien catholique Thomas Murner en 1519 : le fiancé offrait un lammele à sa fiancée.
On l'offrait aussi aux enfants au retour de la messe du jour de Pâques.
La recette du Lammele est simple : c'est une génoise cuite dans un moule en terre cuite (qui peut se commander sur internet). Ce moule est en deux parties pour faciliter le démoulage.

Ingrédients
– 4 œufs
– 125 g de sucre semoule,
– 1 sachet de sucre vanillé,
– 150 g de farine tamisée,
– 100 g de fécule (de pomme de terre ou de maïs),
– Beurre et farine (pour tapisser les parois du moule et faciliter le démoulage),
– Sucre glace (pour le saupoudrage final),
– Une pincée de sel.
– Un moule à Lammele en terre cuite

Préparation
Séparer les blancs d'œuf des jaunes.
Battre les jaunes avec le sucre semoule et le sucre vanillé de manière à obtenir un mélange mousseux.
Ajouter la farine et la fécule.
Dans un autre récipient, monter les blancs en neige avec la pincée de sel.
Incorporer délicatement les blancs au mélange.
Beurrer généreusement et saupoudrer de farine les deux parties du moule (photo 1), rassembler les deux parties avec l'agrafe et verser la préparation dans le moule (photo 2) ; puis mettre au four chauffé à 180° (thermostat.6) et laisser cuire pendant environ 40 mn.
Vérifier la cuisson avec la pointe d'un couteau : elle doit ressortir sèche. Sinon laisser cuire 5 minutes de plus.
Ouvrir la porte du four et laisser l'agneau refroidir dans son moule pendant 5 minutes avant de le démouler en enlevant l'agrafe. Saupoudrer l'agneau de sucre glace et le décorer avec un ruban autour du cou.

Deux sapins pas comme les autres

Le précédent numéro du *Trait d'union* racontait l'arrivée du sapin dans la fête de Noël et te proposait de créer ton propre sapin puis de nous envoyer sa photo.

Voici les deux arbres que nous avons reçus : celui de **Claude Baty**, réalisé avec des petits bouts de bois assemblés,

et celui de la famille **Salles-Delemazure**, réalisé par un insecte xylophage dans un arbre mort.

Original.